

# **Un livre pour prison**

**« Un livre, c'est un navire dont il faut libérer les amarres. Un livre, c'est un trésor qu'il faut extirper d'un coffre verrouillé. Un livre, c'est une baguette magique dont tu es le maître si tu en saisis les mots. »**

**Michel Bouthot**

Il y a plein de choses qui tuent un homme. La guerre, le chagrin, les maladies, la solitude... la folie aussi, parfois l'amour... Il y a les ordres et la soumission. Il y a d'un côté le vainqueur et de l'autre le vaincu. L'homme, l'âme, est esclave, le reste domine. Mais le plus important est qu'au final, tout le monde perd. On finit tous pas mourir d'une manière ou d'une autre ; fatigué, submergé, battu. On ne peut se battre pour l'immortalité. Notre corps gît au fond d'un trou noir, ayant eu dans la vie comme seul but : la mort. Le seul débouché que nous avons, le seul que nous propose la vie, c'est la disparition. Le passage du vent dans les feuilles sèches, nous ne sommes plus rien. Après, il y a, je vous l'accorde d'autres facteurs : celui d'un homme tenant dans sa main une arme mais ne possédant qu'un gramme d'intelligence, ou celui qui a au fond de lui plus de haine qu'il est possible d'en contenir et qui veut jouer avec la vie des autres. Bien évidemment, il y a ce que j'appelle les faux facteurs extérieurs qui ôtent la vie à tout le monde parce qu'un accident, quel qu'il soit, peut être évité. Une personne inattentive et c'est la fin.

Mais je pense que je placerais sur la plus haute marche du podium : la bêtise humaine. Non que ça vous intéresse que je me justifie ou que je fonde tout simplement mes propos, pourtant si l'homme était vraiment intelligent, il ne mourrait pas aussi bêtement. La tristesse, l'amour, la haine, l'impuissance, même les rêves peuvent tuer, alors que l'homme les contrôle.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce discours de cinglé ? »

Et bien je me cherche bêtement une explication à ce qui m'attend.

Non, je ne suis pas prisonnière dans une geôle au milieu de l'Iran, un canon pointé sur le front, je ne suis ni victime d'une fièvre au milieu de l'Antarctique, je n'ai pas non plus un côté obscur qui me pousse inévitablement au bord de la falaise, j'ai encore moins un chagrin si intense que je ne suis plus qu'un squelette fébrile, asséché, roulé dans les draps d'un canapé vieux de 200 hivers, en attendant que la mort me prenne. Non, je suis en bonne santé, j'ai les os solides et une volonté de fer pour guider jusqu'à mon dernier souffle où je veux que la vie m'emmène. Je suis une fille de bientôt dix-neuf ans au compteur, toutes mes dents, aucun cheveu blanc, pas de kilos en trop ou de boutons sur le nez. Je suis quelqu'un d'exemplaire, de naturel, d'énergique, du moins je crois. Pourtant je suis mourante. Enfin, je le pense. Et mon assassin n'est pas commun. Je suis victime d'un livre.

Tout a commencé il y a dix ans, dans une maison, calme, simple, chaleureuse, abritant une famille nombreuse. L'odeur du chocolat chaud et des biscuits à la vanille. Une atmosphère emplies de rires, de cris, de joie et de douceur. Tout était comme moi, exemplaire, envieux.

En se rapprochant, on pouvait voir par la fenêtre quatre enfants, quatre tranches d'âge, aux mêmes traits et aux mêmes rires cristallins. Deux adultes étaient assis à côté du sapin, une expression de plénitude collée sur le visage, tout en regardant leurs enfants débiller des cadeaux

gigantesques, entourés la veille de rubans brillants et de papier glacé. Tous avaient un cadeau plus gros qu'eux sauf la petite dernière, la benjamine des quatre qui tenait un paquet pas plus grand que sa tête et aussi fin qu'une épaisseur d'index. Sa mère, près d'elle, lui tendit un cadeau en lui murmurant de garder l'autre pour plus tard. La soirée se poursuivit mais la petite fille gardait le visage rivé sur ce paquet qu'elle n'aurait le droit d'ouvrir que plus tard, lorsque tout le monde serait couché, les pensées ailleurs, la garde baissée. Elle avait huit ans, son âme d'enfant au désir si grand, elle ne vit qu'à peine ce qui se déroula autour d'elle, oubliant même de remercier ses parents de la magnifique poupée aux cheveux soyeux qu'elle venait de recevoir. Dans son esprit, tout était clair. Le plus beau cadeau du monde était celui qu'elle ne pourrait ouvrir qu'au chaud et à l'abri des regards, comme un secret. Un secret dont elle sera la seule à connaître la couleur.

L'heure d'aller au lit arriva, elle put se glisser dans son lit avec son paquet caché sous son pyjama. Les baisers échangés, la mère lui sourit et ferma la porte, plongeant la chambre encore plus profondément dans le secret. Une noirceur enivrante enveloppant tout dans l'obscurité des rêves. La petite fille ne l'ouvrit pas de suite. Elle attendit une heure et demie dans un supplice infernal. Et puis soudain elle entendit l'écho de deux coups de gong frappés dans la nuit. Il était deux heures du matin, tout le monde dormait, la voie était libre.

Ses doigts s'enfouirent sous la couette et sortirent le paquet bleu, luisant dans la nuit, solitaire et confiant. Le papier crissa entre ses ongles. Le plaisir était si intense qu'elle frissonna. Son visage s'éclaira ensuite. Le papier ne brillait plus, c'était ce qu'il y avait à l'intérieur qui étincelait de mille feux. Ses traits se dessinaient à la lumière de l'objet qu'elle tenait à présent, nu entre ses doigts.

Elle ne savait pas encore qu'elle tenait sa perte à bout de bras.

C'est bizarre, je l'admets. Cette fille, c'est bien moi, je vous l'accorde. Ce sont bien mes frères et sœur ainsi que mes parents à l'aube du 25 décembre. Ma maison était, en effet, aussi jolie et ce n'est pas non plus une blague, cette nuit s'est bien déroulée de cette manière-là. Si vous aviez eu la possibilité de voir et d'observer chaque pièce de ma maison, de celle de mes voisins, de mon quartier, de ma ville, de mon pays et même de ma planète vous auriez pu déceler une chose étrange, l'absence complète de livres, d'écrits, de poèmes, de textes, de lettres. Personne ne lisait, personne ne savait lire, personne, ni même moi ne savait ce que « lire » voulait dire. Pour la simple et unique raison que lire, rendait fou. Pas le « fou » avec les délires et les incompétences, pas celui-là, pas l'hystérique, l'hallucinogène, le détraqué, ou même le fou à lier. C'était tout autre chose. La lecture était juste bannie, privée, effacée. Beaucoup se moquaient des livres puisqu'ils ne savaient pas ce que c'était et que cela avait même un jour, comme eux, existé. Certains, mais ils étaient très peu, racontaient des histoires sur un passé bizarre et révolu, où les hommes se servaient des mots et des lettres pour divulguer des choses, se permettre l'intolérable, développer un avis pour le partager,

pour créer des émeutes, pour être libre. Liberté, un mot qui gêne. Malheureusement tous ces discours étaient infondés. Les seuls qui contaient encore ces histoires disparaissaient d'un jour à l'autre sans que personne ne sache vraiment où, ni comment ou alors ils finissaient par mourir de vieillesse, incompris mais surtout ignorés. Vous allez maintenant me dire « mais pourquoi votre mère vous a-t-elle donc offert un cadeau aussi empoisonné ? ». Tout simplement parce que personne ne connaissait votre cadeau du Noël de vos huit ans. C'était la vie. Les parents offraient des cadeaux, certes, mais lorsque vous veniez d'avoir huit ans dans le courant de l'année, pendant la nuit de Noël, un cadeau vous était décerné. Personne ne savait ce qu'il y avait dedans, ni le gouvernement, ni même le Père Noël ... Dieu peut-être ? Aucune idée, on ne savait même pas d'où ces cadeaux venaient. Et pourtant ils arrivaient depuis bien des générations. Mon frère aîné avait reçu des nouvelles chaussures, blanches, brillantes, comme nous n'en avions jamais vues, ma sœur avait eu la chance de recevoir des friandises qui devenaient des produits de luxe au fil des ans, elle qui était si maigre et si fragile et mon deuxième frère avait empoché une arme... Voyez comme les cadeaux pouvaient varier. Alors que ce n'était pas si bizarre que cela. Il n'y avait aucune coïncidence, tout était programmé. Mon grand frère devint un athlète confirmé en course à pied. Il gagna sa première médaille d'or de sprinteur trois jours après ses dix-neuf ans, ma sœur tomba malade le jour où je fêtais mes dix ans, elle dut se faire hospitaliser, au bord de la mort, à cause de son poids qui ne cessait de diminuer. Les bonbons n'ont pas servi à grand-chose... Mon frère s'engagea dans l'armée après avoir passé son diplôme de pilote de chasse, et puisqu'il avait déjà son arme depuis ses huit ans, on le vit arriver dans l'armée comme le signe du destin, un héros prédestiné qui allait apporter gloire, succès et sagesse.

Tout était donc tracé d'avance. Ce cadeau était un présage, un objet prémonitoire. Si vous receviez un cercueil, il ne vous restait plus qu'à attendre, ou des bonbons, maintenant je suis au courant.

Je vis donc dans un monde étrange. Imaginez le vôtre, sans aucun mot écrit, sans une seule lettre tracée où que ce soit, un monde vide, où seuls les couleurs, les sons et le toucher peuvent transmettre quelque chose. Regardez autour de vous et enlevez tous les objets utilisant l'écriture, les affaires suspendues, accrochées, collées. Maintenant éloignez-vous, prenez de la distance. Voyez comme c'est vide...

C'était mon monde, celui dans lequel je vivais jusqu'à cet hiver, lorsque mère nature ou je ne sais quoi d'autre m'envoya ce cadeau. Un livre. Si lumineux que c'en était irréal. Pourquoi brillait-il ? A quoi servait-il ? Si j'avais été lucide et avertie, j'aurais su que c'était un mauvais signe, subtil et bien trouvé, mais j'étais une enfant jeune, innocente.

Ce cadeau, je le montrai à ma mère qui fronça les sourcils, ne sachant pas de quoi il s'agissait. Mon père fit de même. Mes voisins firent de même, mes amis firent de même. Personne ne savait ce que j'avais reçu. Pour moi, c'étaient donc des feuilles collées ensemble, reliées de manière à créer une suite de quelque chose, où étaient gravés des dessins identiques, au détail près qu'ils n'avaient pas la même manière de s'entrelacer. Vous n'imaginez pas les milliers d'heures que j'ai passées à regarder cet objet avec la conviction qu'un jour, je le reconnaîtrai. Du genre : « Ah mais oui ! C'est ça ! ». J'étais obstinée à vouloir le comprendre, le traduire dans ma langue, du moins d'une manière que je pourrais comprendre, lui donner un sens. Parce que c'était le but de ce cadeau ; il devait nous guider, nous rendre service à un moment de notre vie. Mais si vous ne saviez pas ce que c'était, il était inutile de l'avoir. De nombreuses fois, j'ai voulu m'en débarrasser, trop honteuse de ne pas être à la hauteur de mon avenir.

Et un jour j'ai compris. Neuf ans de recherches, de persévérance, d'espoir. Le secret a sauté à mon cou et m'a étranglée, m'a réveillée. Je vis tout, je compris tout. J'étais lucide tout à coup. Une gifle. Les lettres, les mots se dissocièrent et se formèrent dans ma tête, dans ma bouche ; je sus lire, une évidence... Tout ne voulait rien dire puisque c'était écrit à l'intérieur ; le comment, le pourquoi, le quand. Et ce n'était pas si vieux... Une centaine d'années ? Deux cents ans que la liberté de l'esprit avait disparu et j'en étais ce jour-là la résurrection. C'était bien joli. Je devais avec des mots et des lettres, soulever le monde alors que personne ne les comprenait. Rendre notre ennuyeuse existence à nouveau lettrée... Demandez à quelqu'un de construire une cabane à oiseau avec trois clous et deux trombones. C'était pareil avec un livre qui vous demandait, non, vous suppliait de créer une révolution. Les gens étaient des moutons, le gouvernement des loups tapis dans l'ombre et j'étais le berger, censé les mener à la liberté.

Le livre crée la bataille, il sort les gens de l'ignorance, il permet à l'humain de s'enfuir ailleurs, il donne la possibilité de se souvenir, il partage la pensée des gens, qu'elle soit révolutionnaire, innovatrice ou terroriste, il laisse notre côté critique se développer, il forge notre mentalité, nos rêves, notre esprit. Il nous crée nous, il nous libère de nos chaînes pour que nous nous construisions nous-mêmes comme nous le souhaitons. Il nous permet d'exister. Il devient donc un obstacle incontournable pour les gens qui veulent nous gouverner. Il devient une muraille infranchissable pour les hommes qui veulent tout contrôler. Il ôte toutes possibilités à l'homme de prendre possession des opinions de son peuple. Et comme mon père me le répétait : « Maintenant c'est ton devoir de résoudre toute cette histoire ! ». Subtil jeu de mots...

J'ai vu à ce moment-là à quel point nous étions vides. J'ai donc posé une question à mes amis, un jour de cours, où nous devions simplement assimiler ce que nous disait le professeur. Des paroles qu'il avait apprises par cœur par des gens qui les lui avaient récitées et qui eux-mêmes avaient dû les apprendre de quelqu'un et ainsi de suite. Avaient-ils un avis sur la loi qui disait aux élèves de suivre seulement ce que les grands ordonnaient ? « Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas inventer quelque chose, forger sa propre pensée ... ? ». Ils m'avaient regardée, éberlués, estomaqués, tremblants. Ils n'avaient aucune réponse. « Bah alors qu'est-ce que vous pensez du fait qu'on ne puisse pas partager des choses sur de gros panneaux, par exemple lorsque... » J'avais été interrompue par le professeur lui-même, ce qui était inhabituel, qui me pria de sortir et d'aller voir le directeur avec mes questions, peut-être que lui aurait des réponses. Je n'ai eu droit qu'à un regard noir et un papier d'avertissement.

Je faisais des sondages, je demandais aux gens ce qu'ils pensaient de l'idée qu'avait notre gouvernement d'envoyer des soldats dans les pays voisins pour faire régner la paix. Les réponses étaient vagues, évasives, ignorantes. « Le gouvernement fait ce qui est bien ! », « Qu'est-ce que ça peut nous faire... », « Je pense que je suis de leur côté... », « Vous ne devriez pas être en cours au lieu de me parler de choses qui ne nous regardent pas ? »... Pourtant cela nous regardait, tout nous regardait, c'était tout ou rien. Les gens étaient aveugles et en plus, tristes de l'être. Combien m'ont regardé avec des yeux avachis, fatigués, honteux de ne pas pouvoir prendre part à ma réflexion ?

J'avais donc la mission de rendre ces gens attentifs, conscients, critiques. Pourtant j'étais seule et je savais aussi que me balader avec un livre dont j'étais la seule à pouvoir comprendre les mots n'était pas sans risque.

Je pris du papier à dessin rugueux et pompeux pour y retranscrire des phrases en couleurs. Des centaines et des centaines de feuilles. « Les livres ont disparu, vous aussi ! », « Il y avait un temps où nous étions des hommes et des femmes libres, sans chaînes, capables de se révolter contre les rois, de crier aux injustices et de leur montrer que nous, le peuple, étions plus forts, nos ancêtres se sont battus au nom de la liberté... Aujourd'hui, les rois ont ôté les rêves, les mots et nous ont plongés dans un monde vide, où nous errons depuis deux siècles... », « L'humanité sans mot n'est qu'une foule d'incultes qui ne savent pas où ils vont. »... Je pensais bien ne pas rendre service au gouvernement. Mais on ne pouvait pas m'arrêter ou me tuer, du moins je le pensais. Mes feuilles étaient un beau matin suspendues partout, au centre de l'attention. Les gens regardaient ces bouts de papier avec ces choses bizarres dessinées dessus. Je savais que certains, à l'avis éclairé, comprendraient et expliqueraient aux autres.

Ce livre était ma vie, le but ultime. Celui qui pousse l'homme à faire toutes sortes de choses, bonnes comme mauvaises. J'étais prisonnière de cette histoire, de ce livre. Il était mon chef, celui qui guidait mes pas. Il était devenu mon destin, celui que j'avais cru perdu. Lorsque j'eus fini

d'analyser, de me perdre dans ses pages, je découvris que derrière ses mots se trouvaient plus qu'une révolution, plus qu'un soulèvement, mais un avenir, un futur aux portes ouvertes sur tout le possible. Je savais que ce livre me livrerait tout sans que j'aie à chercher puisqu'il était mon destin, et que je devais l'accomplir.

Un matin, je partis en direction de la décharge, je contournai discrètement les quelques tas puants et gigantesques d'ordures et de détritus. Mes pieds me menèrent sans que je doive réfléchir jusqu'à une clairière silencieuse, dans une forêt, derrière la déchèterie. Une ironie... je sentais mes poils se hérissier, des frissons me secouer violemment. Il y avait quelque part par ici quelque chose de significatif, d'important qui ouvrirait tout. La clairière était d'un vert étonnant, surréaliste, tapissée d'une herbe si fine que je m'y allongeai, la tête regardant dans la direction opposée à la décharge. Le visage contre les brins souples fit naître en moi un sentiment de surprise mêlé à celui du bonheur, de l'excitation. Quelque chose brillait à l'orée des arbres, où la forêt sombre et épaisse se refermait. Mes pas m'y menèrent, doucement, sans bruit, dans un apaisement presque inquiétant.

Je découvris une trappe rouillée aussi bien planquée que le journal intime d'une adolescente en pleine crise de ses 15 ans. Je l'ouvris sans crainte. Il y trainait une odeur de renfermé, de moisi, de vieux. Un peu la même odeur qu'il y avait dans la maison lorsque nous rentrions après un grand voyage. Mes jambes glissèrent à l'intérieur. Il faisait nuit noire, l'odeur ressemblait maintenant plus à celui du temps perdu, des chaussures usées, des espoirs évanouis, des soupirs depuis longtemps effacés, des pensées meurtries, des gens morts, des désirs inassouvis. Mes yeux s'habituaient à l'obscurité et je vis l'espoir. Si l'espoir était physique, cette pièce en serait la parfaite représentation. Des livres, de toutes formes, de toutes couleurs, de toutes épaisseurs étaient entassés, les uns sur les autres. Ils semblaient écrasés, fatigués du temps qui avait passé, oppressés par autant de connaissances et de rêves qu'ils étaient privés de partager. Je me sentais à la fois apeurée et heureuse ; je ne me sentais plus seule. Je saisis un bouquin, sentis l'odeur qu'il dégageait en faisant aller les 320 pages contre mon visage. « Les Hauts de Hurlevent ». Certaines pages étaient pliées par endroits, racornies dans les coins, tachées parfois d'une couleur brunâtre. Je le reposai et en saisis un autre, il y en avait tant. Je voulais tous les prendre au creux de mes bras. Sentir mon cœur battre contre eux. « Tour B2, mon amour ». J'imaginai toutes les mains qui avaient touché ces pages, tous les yeux qui avaient lu ces mots, toutes les mémoires qui avaient rêvé d'un autre monde, pensé à autre chose que la vie... un monde imaginaire, intouchable, incontrôlable où nous étions seuls à entrer. Mais dont nous étions privés.

Je m'enfonçai dans la soute qui était bien plus grande que je ne l'imaginai. Les odeurs changèrent lorsque j'arrivai au fond. Il n'y avait plus de livres mais des feuilles de toutes les tailles, empilées les unes sur les autres, souvent tenues par un petit bout de fer fin replié à chaque

extrémité. J'en saisis un au milieu de la pile, il était léger et fit du bruit quand je le dépliai, un peu comme un sac en plastique que l'on secoue. Et je lus.

« C'est un petit pas pour l'homme, mais un grand pas pour l'humanité ! » Je relus cette phrase qui me plut et regardai la photo de la lune en noir et blanc, pure, solitaire. « 22 juillet 1969 » que c'était loin... Je le reposai et en pris un autre. « Brad Pitt serait en plein divorce après 50 ans de vie commune avec Angelina Jolie... » Qui était Brad ? Et Angelina ? Qui étaient-ils pour se permettre une place là-dedans ? Je retournai vers le coin des livres qui m'attirait avec plus d'intensité. « Rumeurs », « Le Chien des Baskerville », « Seras-tu là ? », « Les Fleurs du mal », « Ayesha », « Si je reste », « Antigone », « Le Passage », « Les Plaideurs », « L'Homme des morts »... Il n'y avait aucun lien entre eux comme s'ils avaient été empilés là, avec empressement, inrangés. Je ne pouvais plus m'arrêter de lire les titres, sans vraiment faire attention à celui ou celle qui les avait écrits. Ecrits... Du verbe écrire. J'écris, tu écris, il écrit, nous écrivons, vous écrivez, ils écrivent. Ça sonnait plutôt : tu écrivais, il écrivait, vous écriviez, ils écrivaient... Dans ma tête devenait pourtant : J'écrirai, tu écriras, nous écrirons. Selon moi, il y avait un futur. Il était presque passé huit heures du soir lorsque je sortis enfin par la trappe, avec une vingtaine de ces livres abandonnés dans mon sac, me promettant de revenir en chercher.

Je les lus les vingt en une semaine. Inutile de dire que les cours, la vie et tout le reste n'avait plus d'importance. J'étais libre, je ne vivais plus que pour ça, je n'étais là que pour sentir les pages râpeuses sous mes doigts, pour laisser entrer les mots dans mon esprit, vagabonder quelques heures et ensuite les tuer pour pouvoir en faire apparaître d'autres. Mon âme était sereine. Je voyageais, je sentais les mots jaillir de ma bouche lorsqu'il m'arrivait de rencontrer des amis pour leur parler de choses bizarres : de politique, d'économie, d'écologie. Ils s'étaient habitués et parfois me questionnaient. J'étais devenue leur professeur et eux, mes élèves. Ce fut les premiers à qui j'appris à lire. Quel plaisir de les voir tous assis autour d'une table en bois, se mordillant les lèvres pour comprendre comment tout cela fonctionnait le plus rapidement possible. Je leur donnais les livres que je lisais, je continuais aussi à coller dans les rues mes feuilles. Puis, lorsque mes amis surent lire parfaitement, ils s'en allèrent l'apprendre à d'autres.

C'est ainsi que ma révolution prit forme. C'est ainsi que les gens commencèrent, seulement deux ans après que j'eus collé mes premiers mots dans les ruelles de ma ville, à faire circuler des récits qu'eux-mêmes écrivaient. Certains créèrent même de petits articles qu'ils publièrent à la main souvent grâce aux panneaux en bois, placés là clandestinement à cet effet. On parlait, critiquait, expliquait, débattait. Ma mission semblait atteinte, mon destin clos. Je pensais que le monde était maintenant libre. Or, c'était loin d'être fini.

J'avais peut-être créé une révolution mais je n'avais pas encore gagné la guerre.



Une nouvelle gifle fait craquer ma nuque si douloureusement que mes épaules s'affaissent.

-Alors ? Tu veux toujours rien dire ?

Le colosse en face de moi, ses narines palpitantes, ses mains serrées pleines de sang qui me narguent : « T'en veux encore une ? » me font bouillir d'impuissance.

-Petite salope, PARLE MAINTENANT !!!

J'esquive son poing de justesse en baissant la tête le plus possible pour la rendre inatteignable. Il est temps de frapper ailleurs pour égaliser...

Donc voilà où j'en suis. Il n'était pas écrit que pour qu'une révolution soit efficace, il devait y avoir de la violence et des grossièretés. Mais il est vrai que s'il n'y en avait pas, ça voudrait tout simplement dire que le camp adverse s'en moquait, que notre lutte n'irait nulle part. Maintenant, je sais que je n'ai pas été prisonnière d'un destin pour rien. Le monde va changer, grâce à moi, grâce aux livres que j'ai sortis de l'oubli. Combien de gens sont venus me voir, me demandant des livres parce qu'ils ne savaient que faire de leur temps ? Ils avaient juste besoin de rêver, d'être libres.

La moitié des textes de la soute était dehors lorsqu'un jour, dans une ruelle sombre, deux hommes très grands, le visage caché, me plaquèrent au mur. Leur regard intouchable, leurs iris immobiles, ils semblaient invincibles, féroces. Je n'avais rien dit, pensant à une agression comme il en arrivait souvent, mais ils déposèrent violemment un truc collant sur la bouche qui m'empêcha de parler et me ligotèrent avant de me jeter, la tête la première dans un camion aux vitres teintées.

J'avais voulu crier, gémir, mourir, parce que tout cela ne présageait rien de bon. Combien de livres avais-je lus qui parlaient de ça ? De cette bonne vieille rancune, de cet instinct meurtrier ? Une bonne centaine, tous finissaient certes, mais pas forcément bien. Lorsque tout s'immobilisa, je vis la lune, claire, blanche, brillante... « Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité » Était-ce un signe pour nous aussi, maintenant, aujourd'hui ? Est-ce que ce grand pas pour l'humanité était, au lieu d'être une fusée, simplement un livre, des mots écrits sur une page vierge ? Moi qui n'avais jamais vraiment eu d'hommes dans ma vie, à part mon père, ces deux colosses me faisaient frissonner. Lorsqu'ils me touchaient, je sentais des piqûres arracher ma peau, des brûlures parcourir mon corps jusqu'au bout de mes orteils. La voiture s'était immobilisée. Les portières avaient claqué. Ils m'avaient extraite du coffre comme on arrache une mauvaise herbe d'un parterre de fleurs. Ils étaient brutaux et m'assommèrent alors que nous n'avions fait que quelques pas dans cette ruelle dont mes semelles n'avaient jamais frôlé les pavés.

Maintenant je suis là, seule, fragile, exposée à ces hommes dans une pièce de la taille d'un salon, vide, avec seulement une table, une chaise où mes fesses ont pris séjour, 2 néons, quatre murs dont un de pierre, humide, et ma solitude. Un fil de sang coule de ma bouche pour se glisser sur mon t-shirt déchiré. Je sens leur regard se poser sur ma bretelle de soutien-gorge, puis sur mon visage

mince, abimé et enfin dans mes grands yeux verts où ils peuvent lire une énorme détermination mais aussi une fierté qui s'effrite doucement. Ils déambulent dans la pièce, me souriant en entrant, les mains pleines de sang en sortant. Tous viennent pour la même raison. « Qui ? », « Comment ? » et « Où ? ».

Le troisième homme de la journée sort en claquant la porte... Du moins est-ce le même jour ? Je ne sais même pas depuis combien de temps je suis ici. Peut-être deux heures, trois jours, une semaine ?

Je me rends compte de l'absurdité du moment, de ma vie. Un monde sans mot, ça, c'est déjà énorme, ensuite un cadeau dont le contenu n'est que ton destin et que tu ouvres au Noël de tes huit ans envoyé par on ne sait qui, c'est encore plus fou, mais maintenant être tabassée pour avoir reçu ce livre, c'est juste à mourir de rire. Cet objet aurait bien pu être celui de ma sœur, je serais morte à seize ans, je n'aurais rien vu de tout ça, je n'aurais pas eu à attendre que mon destin se manifeste, je n'aurais pas eu à me battre pour rendre le monde plus intelligent, plus libre. Quelqu'un d'autre aurait pu le faire à ma place... Quelqu'un aurait sûrement DÛ le faire à ma place, je ne suis pas à la hauteur. Je ne suis pas assez forte, je rêvais trop d'un monde libre tombé de nulle part. Je ne suis pas à la hauteur de mon destin. Peut-être que ce livre voulait juste me dire d'aller rêvasser en attendant de mourir. Mais la liberté ne s'obtient pas sans se battre, non ?

Peut-être suis-je à côté de la réalité... Mais pourquoi moi ?

Mes pensées divaguent. Mon visage brûle comme un steak au soleil. Je sens les liens qui me lient les poignets à la chaise s'enfoncer dans ma peau tels des couteaux tranchants. Suis-je vraiment ici parce que je remets en doute le gouvernement ? Parce que je crée une révolution qui va leur nuire puisqu'ils ne pourront plus nous bourrer le crâne avec leurs belles paroles ?

Maintenant nous sommes plus à réfléchir et moins à les laisser décider.

La porte s'est ouverte sans que je ne m'en rende compte...

-Mademoiselle-

-Je sais comment je m'appelle, inutile de me le rappeler...

Mes membres sont engourdis, je me suis impertinente, pourtant c'est plus fort que moi. Je suis la source de ce soulèvement, je dois m'en montrer digne. Ça va être difficile.

-Tu es un peu jeune pour te retrouver ici, non ?

Sa voix est très grave, virile, rauque. Je lève les yeux, un homme large d'épaules, grand, mince, plutôt svelte, des cheveux courts et foncés, un regard bleu et acéré, une mâchoire carrée, de grandes mains, un sourire en coin... Il doit avoir la trentaine... Moins ? Sa chemise ouverte au col laisse deviner une peau lisse, bronzée, un torse dur, solide contre lequel je rêverais de me reposer.

-Tout dépend où je me trouve...

Mes épaules me font mal, mon dos me brûle tout comme mes joues, un de mes yeux coule, mon nez gratte mais je ne peux pas bouger, rendant mon supplice encore plus insoutenable.

-Ah ! Contrairement à mes amis qui sont venus te voir, je vais te le dire-

« Monsieur, devons-nous vous rappeler le règlement ? Il ne doit sortir de vo- »

Il lève la main en signe de résignation, mais surtout demande le silence, le haut-parleur cesse immédiatement à son geste. Est-il le responsable ? Il me semble être un peu jeune pour se battre contre la liberté.

-Bon, alors dis-moi ce qu'il s'est passé, comment tout ça a pris forme, dis-le moi.

Aucun bruit ne sort de ma bouche comme tous les échecs que ses amis ont essuyés. Ils croient qu'en utilisant la belle gueule masculine je vais baisser la garde ? Ne comprennent-ils pas que je suis prête à mourir pour que le bouleversement que je viens de créer perdure ? Je suis la prisonnière d'un secret gardé, la prisonnière d'un livre à qui j'ai promis de faire ce qu'il me demanderait. Il est moi et nous sommes la liberté, rien ne peut détruire ça, du moins pas tant que je serai en vie. Je suis prise d'un dégoût amer envers tous ces hommes ; frapper une gamine de dix-neuf ans parce qu'elle instruit les gens.

-Tu ne veux même pas me dire quelque chose ? Un indice ?

Un toupet incontrôlable s'empare de moi et je me contente de cracher en direction de son visage. Cet homme ne m'a pas encore frappée, mais je sens que ça ne va pas tarder. Ma respiration se saccade un instant puis j'entends la porte s'ouvrir violemment, un homme, gros et petit, entre, s'approche de moi et me balance un énorme poing dans la mâchoire suivi d'un deuxième dans le ventre. J'ai le souffle coupé, les pensées blessées, ma tête me demande de mettre fin à tout ça, mais mon corps refuse de bouger.

-Arrêtez...

Toujours le même homme énorme me tire les cheveux en arrière alors que ses doigts caressent mon cou, je veux le mordre mais mon visage est trop douloureux.

-Je vous demande d'arrêter !

Le gros nain le regarde, choqué et s'écarte de moi. Je reste le visage en l'air, intriguée.

-Salope va, je te-

Il n'a pas le temps de finir sa phrase que l'homme, grand et beau lui enfonce son coude dans le visage et le pousse d'un coup de pied rageur hors de la pièce. Du sang coule sur le sol, le silence réapparaît.

-Pardon, je disais donc...

Et il reprend. Les mêmes questions. Je ne l'écoute plus, parce que je suis ailleurs. Je fais une grimace de dégoût en voyant qu'il essuie un peu de sang de son poignet contre son veston. Un coin de ses lèvres remonte un peu plus que l'autre lorsqu'il sourit, il aime aussi promener ses yeux

glaciaux sur moi pour souligner ses paroles que j'ai perdues, il y a deux minutes de cela. Je suis libre dans ma tête. Ses lèvres s'ouvrent et se ferment, dévoilant des dents blanches et alignées, je le trouve beau... je m'imagine le rencontrant deux semaines auparavant, dans une ruelle, lui sourire. J'essaie de me projeter plus loin mais je reviens sur terre et le regarde me regarder. Ses lèvres ne bougent plus, il s'est rapproché, sa main est sur mon genou, son regard plongé dans le mien. Sa manche est légèrement retroussée.

La chaleur de sa paume se propage partout en moi. Le bleu ciel de ses yeux m'hypnotise. Je n'ai soudain plus mal nulle part. Comme s'il n'y avait plus que mon regard dans cette pièce.

-Tu es avec moi ?

Il regarde sa main sur mon genou, puis remonte à mon visage. Je ne le suis plus, parce que je tremble, sur son poignet, en noir sombre est écrit quelque chose... « Argent B. » Puis : « Conf. 8h45 » et ensuite plus bas, quelque chose que je n'arrive pas à lire. Je fais mine de le regarder et m'avance légèrement de manière à faire glisser sa main vers moi pour tirer un peu plus le tissu. « Journal ». Mes pupilles se dilatent, je reprends soudain conscience. Cet homme est un révolutionnaire ! Il en a la preuve sur son bras. Il écrit ET lit... Derrière ses beaux yeux bleus se cache un autre homme, celui de la liberté, celui qui a plongé corps et âme dans l'océan, dans MON océan. Cet homme m'a suivie, me suit. Dans son regard traîne une faiblesse tout de suite cachée par un regard dur, suppliant mais aussi touché. Il émet un léger mouvement de l'iris vers la droite. Je regarde son autre main. Marqués sur ses phalanges, je lis les 4 mots à voix basse : « Je suis Evan Walker ». Il sourit, faisant sûrement allusion au dernier livre que j'ai lu... Un jeune homme à l'esprit combattant et doué avec les armes qui trahit les ordres pour sauver la fille qu'il aime mais qu'il devait tuer... le même qui lui dit : « J'ai le cœur à faire ce que je dois faire<sup>1</sup> »...

Mais lui, aura-t-il le cœur à me faire sortir d'ici ?

C'est assez pour me laisser espérer qu'un jour, je verrai de mes propres yeux le fruit de mon destin mener quelque part. Moi, la prisonnière d'un seul livre, moi, la clé d'une révolution.

---

<sup>1</sup> Livre de Rick Yancey « La 5<sup>ème</sup> vague »